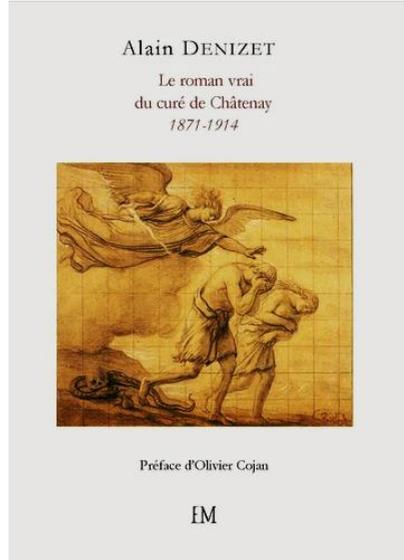


Ce cadavre qui flotte dans la 'cloaqua maxima'¹

Oyez, oyez, bonnes gens et impatientes lectrices, l'histoire hautement étonnante et parfaitement navrante de Joseph.

Qui, né en 1871, dans une modeste ferme d'un modeste village beauceron², s'appelle Delarue, perd sa mère à onze ans, de ces « mères chrétiennes qui comprennent combien il est doux de consacrer au service de Dieu ce qu'on a de plus cher au monde ». Qui, doux, pieux et docile comme souhaité, se trouve accueilli au petit séminaire en « fleur du sacerdoce », s'engage à la dure discipline de sorte que « dans cette petite âme s'épanouissait le blanc lis de la sainte chasteté », enchaîne en brillant élève les thèmes sur Hector et Ajax, les versions sur Marie et sa colombe, les poèmes sur les martyrs et leurs catacombes. Qui poursuit au grand séminaire de Chartres, muscle sa pensée pour combattre la République et les théories darwiniennes, célèbre « le liseron, l'humble violette, la rose et le muguet », s'instruit du danger des femmes assidues à la confession et au service des saintes œuvres. Qui, ordonné le 23 juin 1895, est nommé curé dans son terroir, prêche dans le désert de quatre paroisses gagnées par l'anticléricalisme et – tous les avis concordent – se révèle être un homme sensible et bon, donnant de son temps et de son argent, moderne sur sa bécane et appliqué à sa grande œuvre, la création de l'école privée des filles.



¹ Type d'expression que se permettait la presse (en l'occurrence *La Croix* du 26 septembre 1906) du début du XX^e siècle pour signifier une réprobation.

² Nous n'aurons pas l'indélicatesse, pour les insatiables voyageurs que sont les Belges, de leur situer Ymonville et Châtenay, villages de naissance et de ministère de l'abbé Delarue, à mi-chemin de Chartres et Orléans.

Et oyez la nouvelle, mince et banale, mais qui va occuper la presse pendant des mois : l'abbé Delarue disparaît le 3 juillet 1906, rentrant de Paris, son chapeau retrouvé près d'Etampes. L'enquête judiciaire démarre lentement, paresseusement. Le *Petit Parisien* signale « la disparition d'un ecclésiastique », les grands titres – certains tirent, alors, au million d'exemplaires – flairent l'aubaine dans ce climat de confrontation entre Église et République au lendemain de la loi de séparation ; la vanne est ouverte aux enquêtes douteuses, aux hypothèses délirantes, aux feuilletons à rebondissements.

Selon *La Croix*, la gendarmerie aurait retrouvé le corps et la sœur du vicaire général annonce qu'elle prie. Le mobile ? L'argent, bien sûr ! Ou le comité radical-socialiste du coin ? Ou cette élégante, dans ce château ? Aurait ! Dans les marais et les carrières, on fouille, on trouve dix fois ; des centaines de personnes s'y mettent, s'y remettent ; on lance des souscriptions pour financer les recherches. *Le Matin* offre des primes, toute la France est au balcon : un mage hindou spécialiste en phrénologie trouve le vélo de l'abbé, la concurrence engage une cartomancienne et son ami, hindou lui aussi, spécialiste en fleurs et fluides. On est allé chercher une hyène, seul animal capable, comme on sait, de sentir le cadavre sous le sable et on accueille le plus célèbre magnétiseur de France. Mais la presse cléricale tient son martyr, conclut, invite à l'éloge et à la prière. Le juge, avec un vagabond à portée de main, conclut de même. Le 24 septembre 1906, tout le village est à une messe de requiem ... sans cercueil.

À ce point du récit – ce copieux ouvrage¹ se lit comme un roman – vous en seriez à son tiers. Vous auriez déjà apprécié une très consistante érudition, aux propositions rigoureusement justifiées. Y sont largement explorés le monde des séminaires, celui d'une presse étonnamment puissante et peu soucieuse de déontologie, celui de la virulente confrontation entre les camps cléricaux et anti. Ainsi, l'auteur a-t-il consulté de copieuses sources, dix fonds d'archives, une cinquantaine de titres de presse, une trentaine d'écrits ayant valeur de source et pas moins d'une vingtaine de romans contemporains ; mentionné près de 240 références. Vous en auriez aussi apprécié la qualité littéraire, l'expression heureuse, l'élégance de la belle langue. Et même si, par méthode, l'historien s'est imposé la réserve, vous ne sortiriez pas du livre sans une pensée pour cette vigoureuse Marie, cet

¹ Alain DENIZET, *Le roman vrai du curé de Châtenay, 1871-1914*, 373 p., Préface d'Olivier COJAN, Editions ELLA / EM ; www.alaindenizet.fr ; www.ella-editions.com

émouvant Joseph et leur infortunée petite Jeanne, sans vous retrouver stupéfait par la dure inhumanité que peuvent infliger les passions politiques et tout autant, dans l'institution ecclésiastique, les scléroses dogmatiques et les dérives d'une Loi sans prophètes.

Oyez donc, cher lecteur qui venez d'assister aux funérailles de l'abbé en son village de Châtenay. Le lendemain, une logeuse de Saint-Gilles invite ses hôtes à décliner leurs identités à l'agent Van Pareys : Joseph Delarue est bien arrivé la veille, accompagné de Marie Frémont, l'institutrice de son école privée, enceinte. Et la presse internationale de dépêcher à Bruxelles photographes et correspondants et de réinvestir le champ de bataille ; la cléricale, quelque peu gênée d'avoir brandi la figure du martyr, mais accablant désormais sans retenue ; l'anti, ravie de rallumer les brûlots.

Oùir encore ? Quelques jours plus tard, les amants qui venaient d'annoncer leur mariage ... annoncent leur séparation ! Et laissent publier de touchantes *Mémoires* aux allures pénitentielles racontant longuement leur évolution, leur amour, leurs raisons, leur foi en l'Église, leurs remords. Mais abrégeons. Joseph va se retrouver sévèrement cloîtré, s'enfonçant dans la dépression parce que ses pénitences et ses résolutions ne parviennent pas, comme on le lui promet, à le guérir de son amour. Parce que la privation, même assumée, ne rend pas la paix. Parce que, contraint de ne correspondre avec Marie que par son directeur de conscience, les échanges s'espaceront, s'évanouiront et que le père affligé n'aura plus de nouvelles ni de sa compagne ni de la petite Jeanne née entretiens et qu'il ne verra jamais. Et Marie, soutenue un temps par des religieuses et par le couple des Botrel, s'indignera de ne plus recevoir ni nouvelles, ni soutien financier, puis... Puis la guerre, puis...

Ne compterions-nous pas aussi, au rang des malheureux, et son évêque en son palais de Chartres, maître d'une dure sanction supposée thérapeutique, et ce jésuite, issu de flatteuse bourgeoisie, son directeur de conscience, et Théodore Botrel ? Tous prisonniers de leur monde mental, ils « ne peuvent concevoir qu'un prêtre puisse aimer durablement une femme » et comptent pour inévitables les tourments et les drames. L'abbé lui-même « ne s'accorde pas ce droit à l'amour, persuadé d'être dans l'erreur », considérant que le sacrifice est clé universelle, qu'il y eut lourde faute méritant lourde réparation et qu'une ascèse rigoureuse devrait venir à bout de désirs jugés inconvenants.

L'intérêt de l'exploration de cette époque est aussi, pour les fidèles de notre rubrique, d'aborder des sujets qui ne sont toujours, à ce jour, ni clarifiés ni

souvent abordés en termes éclairants¹ : la pertinence du célibat des prêtres romains, le statut de leur (éventuelle !) compagne et le sort de leurs enfants. Ces thèmes ne semblaient abordés ni au séminaire – sinon en défiance vis-à-vis de la sexualité et en marqueur d'un statut angélique –, ni dans les relations avec la hiérarchie – sinon en termes d'expiation et de purgation.

C'est la presse qui s'en empare. Pour le clan clérical, ce n'est pas l'Église qui est en cause mais l'un des siens : il a « chuté », cas isolé puisqu'il dispose des moyens spirituels de tenir ses engagements et de vaincre ses « bas instincts ». C'est à cause d'un monde auparavant stable et vertueux mais pourri par les lois anticléricales, qu'ils ont chuté, lui et la femme séductrice. Et la grossesse est punition de Dieu.

Les adversaires de l'Église attaquent, eux, le vif du sujet. Ni les évangiles ni les premiers conciles n'ont abordé le sujet d'un célibat obligatoire. Le droit naturel (cher aux Encyclopédistes) considère l'interdiction de relations sexuelles comme aberrante et même immorale. L'abstinence sexuelle oblige les prêtres à un état auquel « la nature se refuse ». Ces lois castratrices privent les hommes de transmettre la vie alors que guette le péril allemand. L'affaire Delarue démasque les liaisons de l'ombre, les confessions périlleuses. La Révolution avait autorisé les prêtres à se marier et le pape avait régularisé. Et que les prêtres imitent donc les pasteurs et les rabbins !

« L'historien le plus exigeant y trouvera son compte, aussi bien que le lecteur simplement curieux du temps passé ou l'amateur de faits divers en quête d'une histoire troublante et superbement racontée... » (Préface d'Olivier Cojan).

Jean-Marie CULOT

¹ Thèmes avec lesquels interfèrent désormais ceux de l'évacuation du cléricalisme, de l'origine des abus, de l'égalité des genres dans les ministères, du sacerdoce des fidèles.